

« El Desdichado »

Dans ce premier sonnet qui ouvre le recueil des Chimères, le poète Gérard de Nerval, frappé par la mort de l'actrice Jenny Colon, s'assimile à la figure d'Orphée. Sa plongée vers les Enfers se manifeste par la tentation du suicide, qu'il parvient à repousser, par le recours au passé, qu'il s'agisse du passé personnel, ou d'un passé plus mythique, avec l'apparition de figures héroïques, toutes liées à un amour passionnel. Le lien s'affirme entre l'amour, la mort et la poésie.

Portrait de Jenny Colon (1808-1842).



Le titre « El Desdichado » est emprunté à Walter Scott¹ : dans Ivanhoé (1819) un chevalier inconnu se présente au tournoi, avec sur son écu cette devise, et pour emblème un chêne déraciné, et bien sûr, ce chevalier va triompher et recouvrer ses droits. Par le titre, le poète indique donc le cheminement qui sera le sien: de la perte et du désespoir à l'affirmation triomphante de soi et de sa valeur.

De quelle façon Nerval s'empare-t-il ici du mythe d'Orphée? Nous verrons que ce sonnet apparaît comme un itinéraire au cours duquel le poète cherche son identité: si elle se confond dans le premier quatrain avec la perte et le deuil, l'appel à l'aide du second lui permet d'envisager dans les deux tercets des identités plus positives. Au final, final, il devient une figure triomphante, un Orphée revenu du royaume des morts pour toujours chanter celle qu'il aime.

Pour mieux rendre compte de ce parcours, nous envisagerons le texte de manière linéaire, strophe après strophe.

1ère Strophe : l'évocation du deuil

Elle s'inscrit dans une tonalité résolument négative: l'identité du poète (« **je suis** ») se marque en trois termes qui évoquent la tristesse et le deuil (« **ténébreux** », « **veuf** », « **inconsolé** ». Noter les majuscules qui accentuent les adjectifs. La brièveté de l'élément central (**veuf**: une syllabe, le terme étant lui-même placé entre les tirets) attire particulièrement l'attention (rime intérieure avec « **ténébreux** »), et la résonance singulière de l'adjectif « **inconsolé** » (d'un emploi assez rare malgré tout, une sorte de néologisme créé par Nerval) marque la durée de cet état. Tristesse et deuil sont également élevés aux extrêmes par l'emploi de l'article défini, comme si le poète apparaissait comme l'incarnation même de ces trois adjectifs.

Le second vers développe aussi l'idée du deuil et de la perte, au moyen d'une image « **Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie** ». Celle-ci renvoie au contexte moyenâgeux et héroïque suggéré par le titre (le Prince d'Aquitaine pourrait désigner le personnage historique du Prince Noir, qui vécut au XIVème siècle), mais « **la tour abolie** » est également l'évocation de la perte. Chez Nerval, dans d'autres textes, la femme aimée, idéalisée et inaccessible est souvent « **la Dame, à sa haute fenêtre** » (« Fantaisie »), voire « **la princesse enfermée dans sa tour par la volonté d'un père qui la punit d'avoir aimé** » (Sylvie).

¹ Walter Scott est un écrivain d'origine écossaise, née en 1771 et mort en 1832, auteur de romans historiques, en particulier situés au Moyen-Âge. Ivanhoé, publié en 1819 évoque ainsi l'Angleterre du XIIème siècle.



La tour détruite comme image de la perte peut aussi renvoyer à la symbolique des cartes du tarot : la maison-dieu, la carte qui représente une tour foudroyée et des personnages précipités à terre reste l'une des cartes les plus néfastes qui soient.



Edward de Woodstock, le « Prince noir », 1330-1376

Les vers 3 et 4 explicitent cette perte: la femme aimée est assimilée à « **l'Étoile** » avec toujours la majuscule. L'utilisation des italiques accentue le caractère inaccessible de celle-ci, mais cette femme devient aussi la source lumineuse de l'univers, ce qui lui donne ainsi une dimension cosmique.

L'utilisation de l'enjambement met en évidence la violence des conséquences de cette perte, en cassant un rythme, jusque là très régulier (coïncidence de la logique de la phrase avec l'alexandrin, rythme similaire: 1er vers 2/4//2/4; 2ème vers 2/4//3/3). Ainsi le luth (instrument symbolique du poète mais là encore dans une tonalité moyenâgeuse) a-t-il désormais comme emblème « **le Soleil Noir de la Mélancolie** ». Cet oxymore célèbre continue la thématique cosmique et renvoie à toutes les représentations picturales de la mélancolie.

(définition: Tristesse, dépression, incapacité d'agir. Attitude de doute et de désarroi devant le mystère et le désordre du monde. Attitude tantôt jugée positive, le mélancolique est celui qui cherche et qui s'interroge, tantôt très négative, le mélancolique est l'orgueilleux ou le fou qui met en doute la création divine et son agencement.

La première strophe s'achève donc une évocation très sombre, où la survie même du poète est menacée.

2ème Strophe : le souvenir du passé ; l'appel à la « dame »

Avec l'utilisation de l'impératif au deuxième vers (« **Rends moi** »), cette strophe apparaît comme un appel au secours, lancé à un personnage dont l'intervention s'est déjà révélée bénéfique: l'expression « **toi qui m'as consolé** » invoque ainsi un précédent qui s'oppose à l'adjectif « **inconsolé** » de la strophe précédente. La deuxième personne du singulier suggère un certain degré d'intimité.

On explique généralement cette strophe en référence à un passage des Filles du Feu, dans lequel Nerval explique comment le souvenir d'un rendez vous pris avec une jeune femme, Octavie, l'a détourné du suicide, alors qu'au sommet du Pausilippe, à Naples, il était tout près de se jeter dans le vide. Le poète s'adresserait ainsi à cette jeune femme, en lui demandant à nouveau de le sauver (Le verbe « rendre » marque une notion de retour).

Tombeau de Virgile sur le Pausilippe.

Il faut également se souvenir que sur le Pausilippe se trouvait le tombeau de Virgile (le poète latin), on reste donc ici dans une thématique littéraire et poétique. De plus l'étymologie de « Pausilippe » est « ce qui fait cesser le chagrin ». La métaphore « la nuit du tombeau », qui évoque le désarroi du poète, est ici intéressante, dans la mesure où sa construction est ambiguë: faut-il en faire le complément circonstanciel du verbe consoler, ou du verbe rendre? Construite avec le verbe consoler, cette expression marquerait alors la violence de ce premier état dépressif et serait un indice malgré tout positif (cette crise a été vaincue), tandis



qu'à l'inverse, construite avec le verbe rendre, l'expression marquerait le caractère exceptionnel de la douleur présente, totalement du côté de la mort et de la désolation (« nuit » et « tombeau » renvoyant à « soleil noir » et « morte »).



L'ancolie

Les vers trois et quatre continuent avec les notations positives : si le Pausilippe et la mer d'Italie venaient rompre avec l'atmosphère sinistre de la première strophe, ces vers introduisent fleurs et végétaux, suggérant ainsi la renaissance. La « Fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé », mise en évidence par l'italique pourrait être l'ancolie, selon une notation manuscrite de Nerval, mais il vaut mieux voir dans ces notations végétales des métaphores renvoyant à l'amour, à la femme aimée (la fleur, la rose), à l'union harmonieuse des amants : deux éléments, l'un masculin, le « pampre », l'autre féminin, « la rose » sont associés par le verbe « s'allier », rejeté en fin de vers. Il s'agit bien là d'une image d'équilibre et d'harmonie, et qui s'affirme pour la première fois dans le poème au présent.

La vigne et la rose, par ailleurs, restent associés à Tristan et Yseut : après leurs morts, cep et rose sortent de leurs tombeaux respectifs pour s'enlacer à jamais. Ainsi la deuxième strophe suggère que le souvenir permet d'échapper au deuil, en inscrivant les amants dans une éternité liée à l'écriture et à la poésie.

Tristan et Yseut à la fontaine, épiés par le roi Marc. (bas relief, XIV^{ème} siècle). Musée du Louvre.



3ème Strophe : l'affirmation positive de soi

Le début de ce tercet permet de mesurer le chemin accompli par rapport au premier quatrain: à l'affirmation négative succède l'interrogation positive. Le poète tend à s'assimiler à des figures héroïques (Lusignan, Biron), voire divines (Amour, Phébus). Amour et Phébus renvoient à la mythologie grecque, et l'on retrouve ici l'image de divinités solaires (Phébus, épithète d'Apollon, le Brillant), associée à l'idée d'épreuves initiatiques à traverser (Amour peut ici évoquer le mythe de Psyché²). Avec Lusignan et Biron, Nerval mentionne des héros, associés à des passions amoureuses.

Raymond de Lusignan surprenant Mélusine au bain



Ainsi en serait-il de Biron, personnage du XVIème siècle, connu pour avoir été compagnon d'Henri IV, qu'il aurait trahi à cause d'une femme. Avec Lusignan, cette passion prend une dimension surnaturelle : Raymond de Lusignan aurait épousé la fée Mélusine, une femme à la queue de serpent, à la condition de ne jamais chercher à la voir le samedi, jour où elle se baigne et recouvre son apparence animale. Lusignan en enfreignant sa promesse, perdra Mélusine à jamais.

Les deux vers suivants continuent l'évocation d'un passé positif, gage de valeur. Le souvenir (noter l'emploi du passé composé au dernier vers du tercet « **j'ai rêvé** ») est ici liée à deux images de femmes, la « **reine** », et la « **sirène** » (la rime tend à les situer sur le même plan, voire même à les confondre, toutes deux femmes hors du commun). La « **reine** » évoque la noblesse et la grandeur, tandis que la marque présente (« **Mon front est rouge encor** ») avec l'emploi de l'adverbe « **encor** » authentifie le souvenir. Le « **rouge** », couleur de la passion marque une nette rupture face au noir de la première strophe. Quant à la « **sirène** », c'est un autre type féminin: séductrice dangereuse, la sirène rappelle Mélusine. Avec la « **grotte** » et l'emploi du verbe « **rêver** », s'ouvre un monde secret et magique.

Dans ce tercet, le poète se présente ainsi comme amant heureux, capable de plaire à deux genres de féminité radicalement opposés (Noter à chaque extrémité du vers : **mon/reine ; je/sirène**).

4ème strophe: la traversée des enfers, le rôle de la poésie

Le dernier tercet s'affirme très positif: l'adjectif « **vainqueur** » y éclate au centre du premier vers, séparant même l'auxiliaire et le participe passé, et la double traversée de « l'Achéron » (fleuve des Enfers dans la mythologie grecque) est à interpréter symboliquement: il s'agit bien là des épreuves traversées par le poète, le deuil, la douleur, la tentation du suicide.

² Psyché (l'âme en grec) est aimée d'Amour, mais à cause de la jalousie de Vénus, la mère d'Amour, elle perd son amant, en voulant absolument voir son visage, alors que l'obscurité était la condition imposée à leur bonheur. Elle ne retrouve Amour qu'au terme d'une série d'épreuves douloureuses qui la conduisent presque à la mort. Ce récit évoque un parcours initiatique que doit affronter l'âme avant de pouvoir accéder à la plénitude et à la félicité.



Les deux derniers vers vont expliciter cette victoire: la mention de « **la lyre d'Orphée** » permet d'affirmer le recours à la transfiguration par la poésie de ces moments douloureux.

Ainsi le poète s'assimile à Orphée, lui-même descendu aux Enfers et revenu ensuite à la vie, grâce à la beauté de son chant. La poésie est également associée ici aux figures de femmes aimées (on retrouve « **la sainte** », la reine, et « **la fée** », la sirène de la strophe précédente), figures qui tendent à se superposer et à se fondre en une seule image de femme idéalisée et mythique.

Mosaïque romaine : Orphée entouré par les animaux, musée archéologique de Palerme

Le jeu des sonorités appuie cette superposition des figures (allitérations en s et r ; assonance en i, associées à la rime en « f »).

Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée

Les soupirs de la Sainte et les Cris de la Fée.

Conclusion :

Ainsi, le poème aboutit à une transformation: le poète dépasse le deuil et la mélancolie par la transfiguration du passé. Sa figure individuelle s'estompe pour s'inscrire plus largement dans le passé mythique de l'humanité, en renvoyant au fondateur de la poésie lyrique, Orphée. La poésie se nourrit du deuil et de la souffrance, mais elle les transfigure et le lien amour/mort/poésie s'affirme indissoluble.

Ulysse et les Sirènes , Herbert James Draper, 1909, Ferens Art Gallery, Kingston upon Hull.



Extrait des Filles de Feu : « Octavie »

Octavie est une jeune anglaise que Nerval a rencontrée à Marseille et retrouve ensuite sur le bateau qui l’emmène à Naples. En débarquant dans la ville, la jeune fille donne rendez-vous au poète le lendemain à Portici. Celui passe la journée et la nuit de lieu en lieu.

« [...]J’errai dans la ville déserte jusqu’au son des premières cloches ; puis, sentant le matin, je pris par les petites rues derrière Chiaia, et je me mis à gravir le Pausilippe au-dessus de la grotte. Arrivé tout en haut, je me promenais en regardant la mer déjà bleue, la ville où l’on n’entendait encore que les bruits du matin, et les îles de la baie, où le soleil commençait à dorer le haut des villas. Je n’étais pas attristé le moins du monde ; je marchais à grands pas, je courais, je descendais les pentes, je me roulais dans l’herbe humide ; mais dans mon cœur il y avait l’idée de la mort.

« O dieux ! je ne sais quelle profonde tristesse habitait mon âme, mais ce n’était autre chose que la pensée cruelle que je n’étais pas aimé. J’avais vu comme le fantôme du bonheur, j’avais usé de tous les dons de Dieu, j’étais sous le plus beau ciel du monde, en présence de la nature la plus parfaite, du spectacle le plus immense qu’il soit donné aux hommes de voir, mais à quatre cents lieues de la seule femme qui existât pour moi, et qui ignorait jusqu’à mon existence. N’être pas aimé et n’avoir pas l’espoir de l’être jamais. C’est alors que je fus tenté d’aller demander compte à Dieu de ma singulière existence. Il n’y avait qu’un pas à faire : à l’endroit où j’étais, la montagne était coupée comme une falaise, la mer grondait au bas, bleue et pure ; ce n’était plus qu’un moment à souffrir. Oh ! L’étourdissement de cette pensée fut terrible. Deux fois je me suis élancé, et je ne sais quel pouvoir me rejeta vivant sur la terre, que j’embrassai. Non, mon Dieu ! Vous ne m’avez pas créé pour mon éternelle souffrance. Je ne veux pas vous outrager par ma mort ; mais donnez-moi la force, donnez-moi le pouvoir, donnez-moi surtout la résolution, qui fait que les uns arrivent au trône, les autres à la gloire, les autres à l’amour ! » [...]

C’est en ce moment que je fus saisi de l’étourdissement dont j’ai parlé ; la pensée du rendez-vous qui m’avait été donné par la jeune Anglaise m’arracha aux fatales idées que j’avais conçues. Après avoir rafraîchi ma bouche avec une de ces énormes grappes de raisin que vendent les femmes du marché, je me dirigeai vers Portici et j’allai visiter les ruines d’Herculanum [...] Je remontai à Portici et m’arrêtai pensif sous une treille en attendant mon inconnue.

Elle ne tarda pas à paraître, guidant la marche pénible de son père, et me serra la main avec force en me disant : « C’est bien. » Nous choisîmes un voiturin et nous allâmes visiter Pompéi. Avec quel bonheur je la guidai dans les rues silencieuses de l’antique colonie romaine. J’en avais d’avance étudié les plus secrets passages. Quand nous arrivâmes au petit temple d’Isis, j’eus le bonheur de lui expliquer fidèlement les détails du culte et des cérémonies que j’avais lues dans Apulée. Elle voulut jouer elle-même le personnage de la Déesse, et je me vis chargé du rôle d’Osiris dont j’expliquai les divins mystères.

En revenant, frappé de la grandeur des idées que nous venions de soulever, je n’osai lui parler d’amour... »

Représentations d'Orphée :



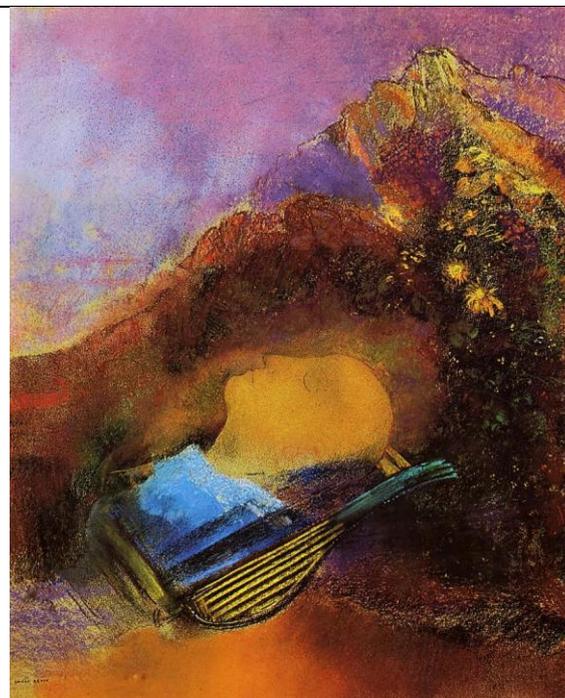
Camille Corot, **Orphée ramenant Eurydice des Enfers**
1861 Museum of Fine Art, Houston



Gustave Moreau, **Orphée** (Jeune fille thrace portant la tête d'Orphée), 1865, Musée d'Orsay, Paris.



Jean Delville, **Orphée mort**, 1893, Musées Royaux des Beaux Arts, Bruxelles.



Odilon Redon, 1840-1916, **Tête d'Orphée**